

Huis clos à l'islandaise

Un locataire de Svava Jakobsdóttir est la première publication des éditions Tusitala. Derrière la très élégante couverture se dévoile la force d'un texte écrit en 1969, une combinaison subtile de convictions politiques et littéraires qui en ont fait une pierre angulaire de la culture islandaise contemporaine.

Un couple islandais entreprend la construction d'une nouvelle maison. Afin d'en assurer le paiement et de pouvoir s'y établir rapidement, ils décident d'accueillir un locataire dans leur petit appartement. La maîtresse de maison se trouve prise au dépourvu lorsque le jeune étranger démolit leur routine quotidienne en accaparant les lieux, et c'est en vain qu'elle attend d'obtenir le secours de son époux dans l'adversité. Le sillon de l'irrationnel creuse l'inertie ambiante à mesure que la cohabitation perdure, et l'on se soumet peu à peu à la sourde impuissance des protagonistes.

Svava Jakobsdóttir (1930-2004) a largement marqué la tradition littéraire et politique islandaise. Militante pour les droits de la femme et députée de gauche, elle révèle, avec *Un locataire*, la faculté du registre fantastique à pallier les insuffisances d'un langage figé dans « la tradition littéraire virile ». Par le biais d'une puissante imagerie onirique — dont les résonances troublent, voire dérangent — l'auteure parvient à désacraliser les codes du rapport homme-femme. Les considérations politiques et sociales qui sous-tendent le récit sont suffisamment actuelles pour faire oublier rapidement qu'il date de 1969. Auteure de deux pièces de théâtre, de deux romans et de quatre recueils de nouvelles, Svava Jakobsdóttir s'engage dans une féroce remise en question de la société contemporaine et de l'appréhension du genre, ce qui la place au côté de l'Américaine Sylvia Plath, entre autres. Il n'est d'ailleurs pas impossible que les deux femmes se soient rencontrées dans les couloirs du Smith College à Boston, aux alentours de 1955.

Il faut néanmoins s'abstenir de cantonner *Un locataire* au strict domaine des revendications féministes : la portée universelle du texte tient surtout à sa déstabilisante capacité à sonder la tyrannie du conformisme. L'ambition, l'orthodoxie, la bienséance et les codes sociaux y sont finement décryptés grâce à une subtile distorsion de la réalité. Ils ne sont pourtant que trois dans cet étouffant huis clos. La femme allaite parfois son mari au sein, dans une étreinte qui rappelle sans détour le coït ; l'époux en question voudrait se faire « bitumer » la plante des pieds pour pouvoir se passer de chaussures ; le locataire, lui, s'emploie chaque jour à extraire des centaines de liasses de billets, une longue vue ou un cendrier d'une valise expansible dont il ne se sépare jamais, et ne quitte à aucun prix le canapé qu'on a installé pour lui dans le vestibule. Ajoutons que l'une des jambes de chacun des deux hommes raccourcit inexorablement, jusqu'à former une minuscule excroissance adipeuse à flanc de hanche... C'est en jouant avec les symboles, les idées et les mots que Svava Jakobsdóttir parvient à imposer une pensée — radicale pour l'époque — qui pointe les accents morbides de la possession et du

matérialisme, ancrés dans la monstrueuse solitude du confort moderne.

La simplicité du récit contraste nettement avec la densité et la complexité psychologique du seul personnage féminin, apparaissant comme un animal domestique que l'habitude aurait traumatisé, et dont l'angoisse infuse dans tout le roman. Réduite au minimum, la communication entre les personnages — privés de nom — est laconique au point de paraître insensée. L'ensemble évoque étrangement une pièce de théâtre. Enfin, la sclérose qui envahit l'appartement transforme le moindre geste en acte insurmontable et dessine l'absurdité de nos habitudes domestiques, décrites ici avec une implacable précision.

Dans cette subtile satire où la passivité devient synonyme de violence, Svava Jakobsdóttir emploie la littérature comme une arme intellectuelle : le livre accuse et questionne. Les relents de claustrophobie évoquent le huis clos sartrien, l'imagerie déployée rappelle celle de David Cronenberg et le rôle du locataire celui de l'intrus dans *Théorème* de Pasolini. On cesse d'espérer lorsque les trois personnages s'installent ensemble dans la grande maison aux rideaux épais.

■ Camille Picquot



Svava Jakobsdóttir
Un locataire
Traduit de l'islandais
par Catherine Eyjólfsson
Tusitala, 2013 (1969)
142 pages